Denis Lavant dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale

« Elisabeth II », l'indéracinable Reine d'Angleterre.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.
DENIS LAVANT : Bonjour monsieur.
JÉRÔME COLIN : Bonjour.
DENIS LAVANT : Je vais au Théâtre Varia svp. Vous voyez où c'est ? Rue Spectre. Non Sceptre.
JÉRÔME COLIN : Rue du Sceptre.
DENIS LAVANT : Oui entre Ixelles et Etterbeek.
JÉRÔME COLIN : Tout à fait.
DENIS LAVANT : C'est ça ? Tout à fait.
JÉRÔME COLIN : Oh un Français qui connaît Bruxelles !
DENIS LAVANT : Ben quand même hein.
JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui se passe ?
DENIS LAVANT : Ben j'ai déjà arpenté cette ville.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas courant les Français qui connaissent bien Bruxelles et qu'on ne peut pas arnaquer.
DENIS LAVANT : Ben si on peut forcément m'arnaquer sur certains quartiers et sur des circulations mais bon je connais un peu.
JÉRÔME COLIN : Théâtre Varia.
DENIS LAVANT : SVP.
JÉRÔME COLIN : Vous faites quoi Denis Lavant au Théâtre Varia ?
DENIS LAVANT : Ben à votre avis ?
JÉRÔME COLIN : Vous jouez au théâtre mais quoi ?
DENIS LAVANT : Je joue une pièce.
JÉRÔME COLIN : Mais quoi ?
DENIS LAVANT : Enfin je joue dans une pièce, une pièce d'un auteur qui s'appelle Thomas Bernhard et la pièce s'intitule « Elisabeth II ». Voilà.
JÉRÔME COLIN : La Reine.
DENIS LAVANT : La Reine d'Angleterre. L'indéracinable Reine d'Angleterre, qui était là déjà quand on est né et puis qui est toujours là.
JÉRÔME COLIN : Qui risque très fort de nous survivre.
DENIS LAVANT : Je ne sais pas, je n'irais pas jusque-là.
JÉRÔME COLIN : Elle a des bons médecins.

DENIS LAVANT : Ah oui c'est sûr. Mais bon il est question de très loin d'Elisabeth II dans la pièce. Voilà. C'est le prétexte, c'est ce qui fait la dynamique de la pièce parce que c'est une pièce qui se passe à Vienne, en Autriche, dans un grand appartement qui appartient à un industriel richissime, Monsieur Herrenstein, que j'ai l'honneur d'interpréter, et qui est une sorte de vieux marchand d'armes, qui a eu le malheur d'avoir un accident de voiture, il s'est fait rentrer dedans par un ivrogne quand il avait 25 ans, à peu près, ce qu'on déduit au fur et à mesure de la

pièce, ce qui fait qu'il est tanké dans un fauteuil roulant, avec des pieds artificiels. Et donc il est dépendant de deux personnes, un majordome qui est joué par Alexandre Trocki, et une gouvernante jouée par Delphine Bibet. Qui le managent, qui le manipulent, c'est une drôle de relation et ça pendant les ¾ de la pièce quand même il y a les trois, c'est un huis clos avec les trois. Avec le vieux qui est au bord de claquer, qui a 87 ans, on pense qu'il va casser sa pipe d'un moment à l'autre et en fait il tient par la parole. En rageant, en s'énervant contre tout le monde, contre les Viennois, contre la Reine d'Angleterre qui va venir, contre son neveu à qui il a donné l'autorisation de venir voir la Reine d'Angleterre, et qui doit rameuter 40 personnes, pour lui c'est infernal, pour un type qui est totalement misanthrope. Voilà, donc c'est assez caustique, c'est une belle pièce. Moi j'aime bien. C'est Thomas Bernhard. Je n'avais jamais joué, c'est la première fois. Tout ça est mis en scène par Aurore Fattier.
JÉRÔME COLIN : Très bien.
DENIS LAVANT : Voilà.
JÉRÔME COLIN : Comme ça on a toute l'affiche.
DENIS LAVANT : A peu près hein. Pratiquement.

J'ai commencé par jouer en ne sachant rien !

JÉRÔME COLIN : Combien de mois par an vous jouez au théâtre ?
DENIS LAVANT : Pratiquement toute l'année.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : Pratiquement toute l'année, chaque année ?
DENIS LAVANT : Chaque année.
JÉRÔME COLIN : Depuis maintenant combien de temps ?

DENIS LAVANT : Ben j'ai commencé par ça. J'ai commencé très jeune à jouer en fait. Je suis entré dans le métier, comme on dit, très tôt, j'ai commencé par jouer en ne sachant rien. J'ai découvert le mime d'abord, la possibilité de m'exprimer physiquement, l'expression corporelle, parce que le mime, j'ai fait grosso modo du mime un peu à l'imitation de Marcel Marceau, raconter des petites pantomimes, quand j'étais dans un cours de mime en banlieue parisienne, là où j'ai passé ma jeunesse, et puis ben j'ai pratiqué des choses physiques, l'acrobatie, un truc proche de… dans le mouvement, j'ai commencé par le mouvement, puis j'ai découvert le théâtre quand j'étais au lycée, il y avait… c'était à Sceaux, au lycée Lakanal il y avait un prof qui était un passionné de théâtre, Michel Fragonard, qui avait participé à la création du Théâtre de l'Aquarium, qui a commencé à l'Ecole Normale, le premier groupe du Théâtre de l'Aquarium qui est à la Cartoucherie de Vincennes, il y a Didier Bezace, Daniel Benoin, etc… Benoin ou Benoît ? Je ne vais pas dire de connerie, je ne vais pas dire des noms parce qu'après je me trompe…Nichet, enfin bref, et cet homme-là il rassemblait des élèves, des lycéens, pour faire des pièces de théâtre. Alors curieusement les premières pièces que j'ai jouées, la première pièce qui mettait en scène beaucoup avec les lycéens, c'est Michel de Ghelderode. Donc j'étais déjà entré en écho avec la Belgique.
JÉRÔME COLIN : Ben oui.
DENIS LAVANT : Voilà. Et j'ai fait mes premiers pas en littérature, au théâtre belge, j'ai joué « Escurial » par exemple. A l'époque. J'ai joué « Folial ». On avait joué « Un soir de pitié ». On a joué plusieurs pièces de de Ghelderode. Et ça m'a beaucoup plu comme genre.
JÉRÔME COLIN : Vous savez que de Ghelderode ici est un auteur méconnu hein.
DENIS LAVANT : Ah bon ? Ah je pensais qu'il était plus monté qu'en France quand même.
JÉRÔME COLIN : Non il est un peu monté mais ça reste un auteur méconnu.
DENIS LAVANT : Ah oui ? C'est curieux.
JÉRÔME COLIN : Du grand public je parle.
DENIS LAVANT : Oui. Ah je pensais qu'il y avait une tradition, que c'était un classique presque…
JÉRÔME COLIN : Ben ça devrait.
DENIS LAVANT : Du théâtre… Oui ça devrait. Oui quand même c'est costaud ce qu'il a écrit. C'est fort. Oui j'aime bien. C'est très onirique…
JÉRÔME COLIN : Ok. Et à Sceaux, c'est plutôt une banlieue chic Sceaux non ?
DENIS LAVANT : Oui. Absolument.
JÉRÔME COLIN : C'est ça hein.
DENIS LAVANT : Je ne m'en cache pas.
JÉRÔME COLIN : Non il n'y a pas à s'en cacher, mais je sais que c'est une banlieue chic.
DENIS LAVANT : C'est une banlieue bourgeoise, absolument, avec le Parc Monceau. Mon père était médecin, pédiatre, et voilà, j'ai grandi dans cette ambiance-là.
JÉRÔME COLIN : Et votre mère ?
DENIS LAVANT : Ma mère était psychologue. Voilà, donc voilà le résultat.
JÉRÔME COLIN : Ils ont été contents vos parents quand le rejeton qu'on a essayé d'élever dans la tradition bourgeoise leur dit ah ben moi je veux faire du mime et marcher sur une corde mes chéris.
DENIS LAVANT : Absolument. Ben ils n'ont rien dit de contre.
JÉRÔME COLIN : Non ?
DENIS LAVANT : Non. A mon avis ils ont plutôt été surpris que ça marche. C'est-à-dire que je trouve ma voie là-dedans, que je joue, que je travaille, que j'aie même jusqu'à faire du cinéma, à mon avis ça les a complètement espantés si je puis dire. Ça les a… oui, oui, ils étaient un peu décontenancés par le fait que ça marche aussi bien. Très vite parce que j'ai joué très tôt quoi. Si je puis dire. Très tôt, enfin bon…
JÉRÔME COLIN : Mais quoi ? Ça veut dire que vous allez au Conservatoire de la rue Blanche à un moment. C'est ça hein ? Peu de temps.

DENIS LAVANT : En fait… oui, moi je suis sorti…d'abord j'ai vraiment, quand j'ai découvert ce groupe de théâtre, de jouer devant des autres élèves des pièces de théâtre, d'avoir à faire pas simplement au mouvement mais au verbe, à la poésie quoi, alors qu'avant je ne savais pas du tout ce que je voulais faire, ça a été une évidence. J'allais faire ça.
JÉRÔME COLIN : Ah oui ?
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : A quel âge ?
DENIS LAVANT : A 15, 16 ans.
JÉRÔME COLIN : Quel pied !

DENIS LAVANT : Oui et c'est vraiment le fait de la jubilation, la pure jubilation de jouer, d'être sur scène, de pouvoir incarner des sentiments forts, de pouvoir être dans l'émotionnel, de pouvoir être dans le contact physique avec les autres, pas dans les mêmes règles établies que dans la vie ou une cour de récré de lycée. Et ça, il y a une sorte d'espace de liberté en fait. Tout de suite ça m'a…. ah c'est bien ! C'est là qu'il faut être. Et c'est après… C'est important parce que ça donne une valeur, après on essaie de retrouver ça dans les méandres du métier, parce qu'il y a aussi des voies qui ne sont pas drôles du tout, des fois ça peut être totalement enfermant quoi. Donc c'est important d'avoir une sorte de repère dans sa tête d'une chose qui est belle et qui est vraiment un pur plaisir pour que ça perdure en exerçant ce métier. Et après je me suis dit… j'ai essayé de trouver des moyens d'apprendre ce métier parce que j'étais conscient que je ne savais rien, même si j'avais une possibilité comme ça, physique, et puis un désir de faire ça, et donc les premières choses que j'ai faites quand même c'est des stages, un stage de Commedia del arte, avec un type qui s'appelle Carlo Bozo, qui est issu du Piccolo Teatro di Milano, et qui a fait beaucoup, beaucoup de stages, qui a ouvert une école maintenant. Des stages de masques de Commedia del arte. Pour moi, c'est avec lui que j'ai appris le plus, les bases de mon métier, beaucoup plus que dans les écoles conventionnelles, parce que c'est quelqu'un qui donne une dynamique jubilatoire, puis c'est quelque chose de très intense, parce que c'est du théâtre de tréteaux, du théâtre de rue, donc il faut…c'est des choses grandes, après on

ne peut pas jouer tout comme ça, dans cette dimension d'Arlequin, de Pantalone ou de… mais justement ça donne l'essence d'un jeu. Pour moi sur lequel je travaille toujours, qui m'a vraiment influencé. Donc après j'ai été passé des concours d'école, et je me suis retrouvé à l'Ecole de la rue Blanche, l'ENSATT. A l'époque tout le monde appelait ça rue Blanche parce que c'est effectivement rue Blanche à Paris, en-dessous du Métro Blanche. Là j'y suis entré et j'ai découvert un peu le monde des écoles de théâtre, comment on prend des bouts de pièces, des bouts de scènes, comment on essaie de les disséquer, et je ne comprenais rien, honnêtement. L'enseignement du théâtre, je ne comprenais pas. Moi ma propension était d'abord à bouger, à sauter partout et puis à évacuer le texte comme je pouvais, et donc l'analyse du texte je ne comprenais pas. Et en fait très vite…
JÉRÔME COLIN : Et vous ne l'avez toujours pas comprise 30 ans après parce que ça ne sert à rien ou… ?
DENIS LAVANT : Non maintenant je m'en suis dépêtré, maintenant j'ai trouvé, heureusement, sinon je ne serais pas là en train de jouer Herrenstein sur un fauteuil roulant, à parler pendant 2 heures ½ si je n'avais pas eu une approche, une compréhension de la manière, mais si vous voulez c'est ça que je recherchais. Etant issu d'un… venant du mouvement, parce que je considère vraiment que c'est mon premier langage, le geste, l'expression corporelle, et ça c'est quelque chose… c'est un langage déjà, une expression, c'est une voie, et je me suis dit il faut que je trouve l'autre voie, la voie de la parole. Comment on arrive à prendre un texte qui vous est étranger, qui est écrit, et comment on l'apprend, c'est une chose possible, et comment on arrive à le métaboliser, le restituer comme si c'était ses propres mots, comme ses gestes sont les siens. Et c'est un truc très délicat. Que j'ai compris mais que j'ai compris en tâtonnant, en me heurtant, en me cassant la voix, en passant par des blocages. Mais après, je ne considère pas que c'est simplement par moi-même, mais c'est par l'expérimentation, c'est surtout en jouant.

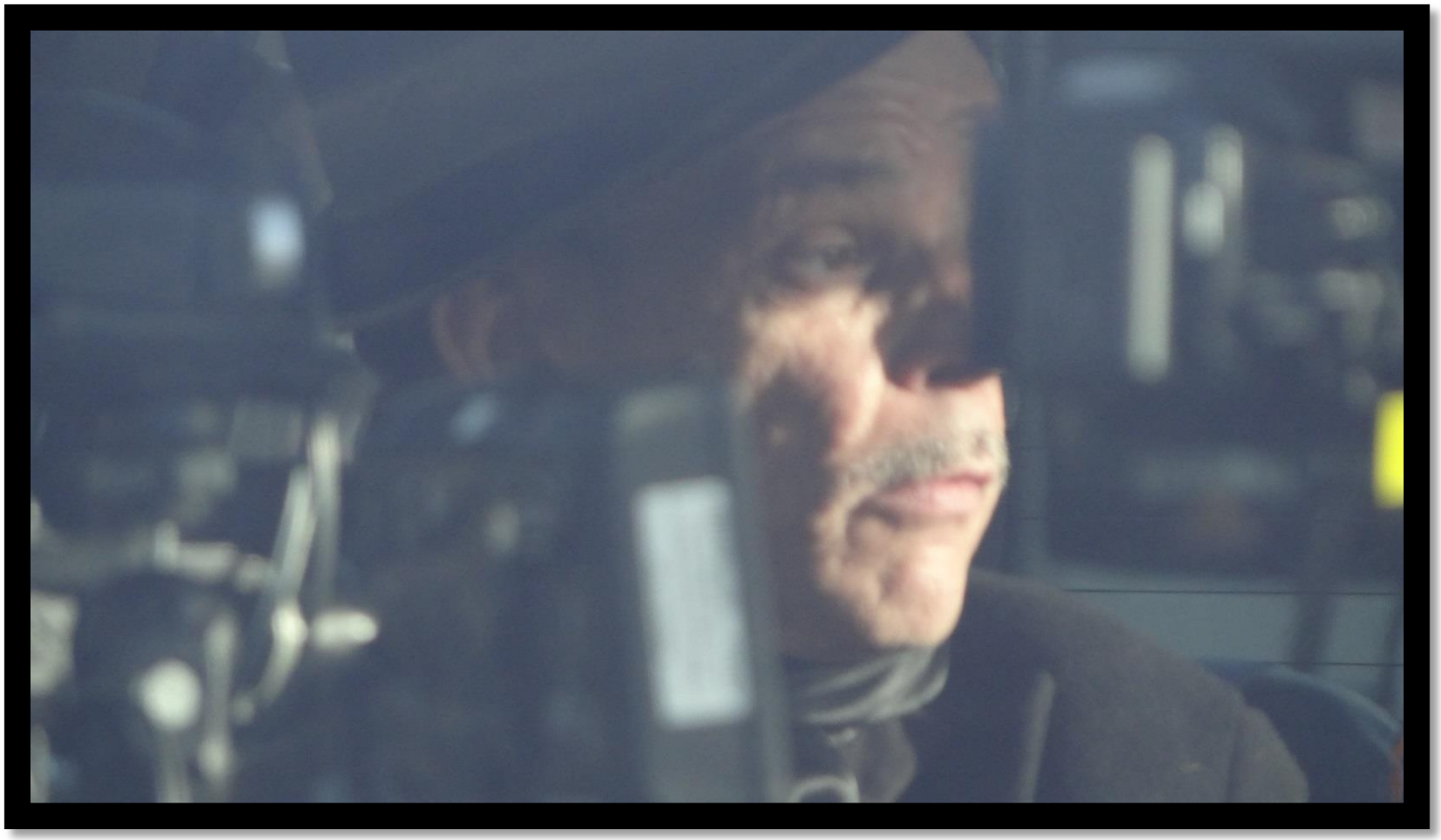
Mes parents ne pouvaient pas dire non parce qu'… ils étaient eux-mêmes passionnés de théâtre, de cinéma !

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que vous avez compris du coup ? Qu'est-ce qu'il fallait comprendre dans le rapport de comédien au texte ?

DENIS LAVANT : Ben par où ça passait. Comment on pouvait s'amuser, en fait où était l'aspect ludique et comment on pouvait s'amuser autant à proférer des paroles étrangères qu'à jongler ou à marcher sur les mains, comment on pouvait être dans cette même… dans ce même plaisir et d'approcher d'une vérité. D'une vérité humaine. D'une sincérité en fait. Et c'est ça qui est très délicat. Alors il y a une chose en dehors des cours, c'est un peu… pour moi c'est dans le rapport à la vie aussi que j'ai appris ça. Et puis dans les expériences que j'ai faites si vous voulez, là où j'ai plus appris à mon sens que dans les écoles, c'est que dans cette première année où j'étais à l'ENSATT j'ai rencontré des gars qui étaient à l'Ecole du Cirque et à un moment donné vient un spectacle de mime puis ils m'ont demandé un peu au pied levé de remplacer un de leur collègue qui s'était barré au dernier moment. J'ai dit ouais, ça va. Et je me suis retrouvé à faire une pantomime dans un spectacle que je ne connaissais pas du tout, on l'a fait un soir, ou deux soirs, je ne sais pas, en banlieue, et ça s'est bien passé. Et du coup on est resté en contact et un jour, très peu de temps après, ils m'ont dit ah y'a une femme qui veut monter une troupe de théâtre de rue, de théâtre forain en Belgique et elle fait passer des auditions à l'Ecole du Cirque, c'était l'Ecole du Cirque de Fratellini. Si ça t'intéresse, viens donc.
JÉRÔME COLIN : Et c'était Nele Paxinou.

DENIS LAVANT : C'était Nele Paxinou.
JÉRÔME COLIN : Qui créait Les Baladins du Miroir.
DENIS LAVANT : Qui créait… un peu qui essayait de composer la troupe des Baladins du Miroir. Et donc forcément c'était exactement ce que je savais faire. Dire un peu de texte, marcher sur les mains, jongler, faire le pitre, ça convenait parfaitement. Et ben j'ai été engagé. Et je me suis dit, j'ai pris, d'entrée j'ai dit ah j'y vais !
JÉRÔME COLIN : Et donc vous êtes venu en Belgique.
DENIS LAVANT : J'ai pris un an de congé direct à la rue Blanche et je suis venu à Bruxelles. A Ixelles.
JÉRÔME COLIN : Et là les parents ne tiquent toujours pas ?
DENIS LAVANT : Pardon ?
JÉRÔME COLIN : Les parents ne tiquent toujours pas ?

DENIS LAVANT : Non.
JÉRÔME COLIN : Ils laissent faire.
DENIS LAVANT : Ben ce n'est pas qu'ils laissent faire, c'est que ça ne posait pas… non c'était…
JÉRÔME COLIN : Ca ne posait pas de problème.
DENIS LAVANT : Ben c'est-à-dire que j'avais… l'essentiel pour eux, ça paraît idiot, qui les rassurait en fait c'était que j'aie mon Bac. Parce qu'après j'aurais pu me recycler, faire d'autres études, et je l'ai eu. Miraculeusement mais je l'ai eu. Parce que n'en foutais pas lourd mais je l'ai eu. Et après, mes parents ne pouvaient pas dire non parce que si vous voulez ils étaient eux-mêmes passionnés de théâtre, de cinéma, mon père était un grand cinéphile qui m'a emmené beaucoup voir des films de cinéclubs, et des films d'art et d'essai. Et ma mère était une grande passionnée de théâtre. Dans sa jeunesse elle est allée voir des conférences de Jouvet, mes parents parlaient de Villars, du TNP, les émotions du théâtre, et c'est ça qui m'a beaucoup plu surtout, qui m'a amené vers le théâtre avant de tomber un peu dans le cinéma – c'est les pompiers….
JÉRÔME COLIN : La ville monsieur, la ville !
DENIS LAVANT : Ah y'a du boucan hein. Pimpon…
JÉRÔME COLIN : Ah oui donc c'est ça qui vous a amené là…
DENIS LAVANT : C'est un truc très important, le fait qu'il y ait une émotion ressentie pendant une représentation de théâtre qui perdure chez les gens et qu'on puisse communiquer ça, raconter ensuite quelque chose qui est disparu, qui est de l'ordre de l'éphémère, qui date d'une autre époque, et qu'on puisse en témoigner encore, je me dis ah ça doit être très fort. Ça va être trop bien. Donc ils ne pouvaient pas me dire non parce qu'ils m'avaient déjà un peu précipité là-dedans sans le vouloir.
JÉRÔME COLIN : Sans le vouloir c'est ça, ils vous ont donné le goût quoi.
DENIS LAVANT : Oui. Donc voilà.
JÉRÔME COLIN : Vous avez des souvenirs précis de culture à la maison ? Chez vos parents ? Où il y avait de la lecture, de la poésie, du théâtre, de la musique, à la maison ?
DENIS LAVANT : C'est une sorte de noyau familial où on communique essentiellement par la culture. C'est le genre de famille bourgeoise française si vous voulez où il n'y a pas de propos vraiment intimes ou de conflits ouverts, tout ça passe par de la citation. Pas tu devrais dire ça, j'ai lu ça, de parler d'un film, oui c'est un peu sclérosé quand même. Moi je me suis affranchi de cette pesanteur-là en étant comédien, aussi. J'en suis parfaitement conscient. C'est une évasion de ce milieu qui est quand même enfermé, qui est lourd. Où il y a la famille et puis il y a l'extérieur. Puis il y a une méfiance par rapport à l'extérieur quand même. Je ne vais pas vous raconter… faire une psychanalyse non plus en direct, mais donc ça part de là quand même. C'est s'affranchir de ça, et encore une fois, pour moi le fait de jouer c'est un endroit de libération. La scène c'est un endroit… il y a une contrainte, il faut payer de sa personne, mais quand même il y a une grande liberté quoi. Il y a une pure magie de s'évader, et puis oui d'être… de pouvoir donner aussi aux gens, de pouvoir être en échange sans que ça soit dans un engagement social, dans un engagement de vie, dans un engagement affectif, comme ça, de façon éphémère. Il y a quelque chose de très sain là-dedans.



L'idée d'aller faire Les Baladins du Miroir pour moi c'était… beaucoup plus attractif que mon appréhension.

JÉRÔME COLIN : Donc vous avez quel âge quand vous arrivez en Belgique avec Les Baladins du Miroir ?
DENIS LAVANT : J'avais 17, 18, par là. Oui c'est mes premiers pas hors de chez moi finalement.
JÉRÔME COLIN : Il faut vraiment avoir envie de se barrer hein, 17, 18 ans !
DENIS LAVANT : Je n'ai pas tellement envie de me barrer, c'était plutôt… c'était plus attractif que le confort de la maison. Parce que je ne suis pas très courageux, j'ai une grande appréhension du monde, de la violence, de la société, des gens quoi. Et donc c'était forcément, l'idée d'aller faire Les Baladins du Miroir pour moi c'était forcément… ça me protégeait de tout le reste, c'était beaucoup plus attractif que mon appréhension.
JÉRÔME COLIN : Ah oui d'accord. Vous arrivez et c'est à la hauteur de vos espérances.
DENIS LAVANT : Ah oui, c'était une période épatante. Oui.
JÉRÔME COLIN : C'était la création, création du coup.
DENIS LAVANT : Ben Nele Paxinou elle avait commencé avant à créer des pièces mais pas… des pièces dans des lieux, tandis que là c'était pour la première fois qu'il y avait ce théâtre forain, c'est-à-dire qu'ils avaient équipé, avec son compagnon d'alors qui s'appelle, qui était peintre, qui s'appelle Edouard, que je n'ai pas revu depuis très longtemps, je ne sais pas où il est passé cet homme, très sympathique, qui avait organisé une sorte de camion, un petit camion avec une benne, un plateau, qui servait de plateau et donc on avait aménagé ça… avec des escaliers qui se démontaient, qui se mettaient sur le plateau, de part et d'autre, à l'avant, à l'arrière, et on pouvait n'importe où se poser, on l'a fait sur la Grand-Place, à Ixelles, dans les faubourgs de Bruxelles, arriver, poser le truc, et jouer. Et donc c'était un texte de Michel de Ghelderode qui s'appelle « Les voyages de Kwiebe Kwiebus », qui est une sorte de voyage initiatique autour de… de quête d'un personnage qui était joué par Marco Taillebuis, qui était venu de l'Ecole du Cirque. C'est lui qui m'a entrainé à sa suite.
JÉRÔME COLIN : C'est lui qui vous a entrainé d'accord.
DENIS LAVANT : Oui, lui il est resté après aux Baladins. Il est même devenu chef de troupe, il a épousé Nele. C'est une histoire… oui, c'est drôle.
JÉRÔME COLIN : Ah ils se sont mariés du coup eux.
DENIS LAVANT : Je pense oui. Je n'ai pas…
JÉRÔME COLIN : Je n'ai pas le détail, je n'ai pas été voir à la commune depuis longtemps monsieur.
DENIS LAVANT : En tout cas lui il est vraiment resté dans la Compagnie mais il était un des piliers des Baladins.
JÉRÔME COLIN : Et vous, vous êtes resté combien de temps ?
DENIS LAVANT : Un an.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi un an ? Parce qu'il y en a qui sont restés, vous vous sentiez qu'il fallait exploser partout.
DENIS LAVANT : Autour de moi il y avait des… c'était très… il y avait des gens hauts en couleurs, pittoresques. Il y a un homme que j'ai retrouvé il y a peu de temps, qui était comédien à l'époque, Jacques Crahay, qui est devenu peintre, lui aussi, et quand on s'est retrouvé… c'est vraiment un souvenir très fort de ce moment-là. Je ne sais pas si tous sont restés. Il y avait un homme aussi qui m'a beaucoup impressionné, accompagné dans mon inspiration poétique par rapport au théâtre, qui était un comédien musicien poète, qui s'appelle Jacques Delhauteur, qui a disparu malheureusement depuis, qui a mis fin à ses jours hélas, il y a une 20aine d'années, même plus, et qui en dehors de jouer dans la Compagnie, dans le spectacle, se mettait dans les galeries, Galeries de la Toison d'Or à Ixelles, et il jouait de l'accordéon en chantant par-dessus. En éructant ses textes par-dessus, des textes de Jean-Roger Caussimon, des textes d'Aznavour, et ses textes aussi étaient très beau, et ça m'a vraiment énormément impressionné.
JÉRÔME COLIN : Comme vous dans « Holy Motors ».
DENIS LAVANT : Oui. Ben c'est à cause de lui que j'ai commencé à faire de l'accordéon d'ailleurs.
JÉRÔME COLIN : D'accord.
DENIS LAVANT : C'est à cause de Jacques.
JÉRÔME COLIN : Génial.

DENIS LAVANT : Et donc il y avait toute cette équipe et il y avait Marco qui jouait « Kwiebe Kwiebus » et tous les autres ont faisaient plein de personnages. Toutes les rencontres. C'est drôle, il y a Jacques Crahay qui m'a renvoyé des photos récemment de cette époque-là, c'est mignon.

JÉRÔME COLIN : Et pourquoi vous êtes parti du coup alors ?
DENIS LAVANT : Parce que je pensais que, j'avais cette préoccupation d'apprendre mon métier de comédien.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça, vous vous dites je suis encore incomplet.
DENIS LAVANT : Ce n'est pas incomplet, on est toujours dans une incomplétude par rapport à ce métier, c'est des… on est tout le temps en étude, en quête. On ne peut pas dire qu'on a un diplôme de comédien, hop on peut tout faire.
JÉRÔME COLIN : Non.
DENIS LAVANT : Chaque fois, chaque nouveau rôle, chaque nouvelle rencontre c'est un questionnement. Moi je n'ai pas de méthode. Je n'ai pas appris de méthode, et tant mieux. C'est nouveau. J'ai de l'expérience. J'ai joué beaucoup, beaucoup, mais ce n'est pas pour ça que je ne suis pas des fois complètement démuni par rapport à un nouveau rôle, où je suis obligé de chercher, me dire comment ça se joue, ce texte comment je m'y prends. Et là j'étais persuadé qu'il fallait que je retourne à l'école, à l'ENSATT, même si ça m'emmerdait la manière dont était enseigné le théâtre, que je retourne pour apprendre mon métier, parce que ce que je faisais là aux Baladins pour moi ce n'était pas difficile. Parce que c'était une sorte de théâtre, théâtre de rue, brut, naïf, avec une profération assez naïve du texte et pour moi il y avait quelque chose forcément à chercher beaucoup plus loin, à creuser. Donc c'est pour ça j'ai dit… j'aurais pu rester, des fois je me dis oui j'aurais pu rester, peut-être que ça aurait été plus… je ne sais pas. Non. Ça aurait été autre chose mais de toute façon… Donc j'ai été par là. Des fois c'est des choix et puis je ne me suis même pas posé la question à l'époque, c'était une évidence.

Et là je ne sais pas ce qui s'est passé, il y a des gens qui m'ont vu, et j'ai commencé tout de suite à travailler !

JÉRÔME COLIN : Et là très vite, à partir de la rue Blanche, vous allez travailler en fait.
DENIS LAVANT : C'est-à-dire, si vous voulez, j'ai fait un an vraiment assidu à la rue Blanche, vraiment…
JÉRÔME COLIN : Première grande année scolaire.
DENIS LAVANT : Voilà, scolarité théâtrale, et puis ensuite il s'est trouvé que… on a fait un atelier avec un metteur en scène, comme ça se fait souvent, de monter une pièce complète, pour la fin de l'année, une pièce de Fassbinder qui s'appelle « Le bouc », avec un metteur en scène qui s'appelle Jean-Christian Grinevald, et en plus ce qui nous a permis de le jouer dans le théâtre de la rue Blanche, mais de le jouer dans un théâtre, de le jouer professionnellement pendant l'été dans un théâtre à Paris. Et là je ne sais pas ce qui s'est passé, il y a des gens qui m'ont vu, et j'ai commencé tout de suite à travailler avec Vitez, avec Antoine Vitez, vous voyez ce grand homme de théâtre disparu prématurément hélas, et, curieusement, ben les gens ne se sont pas trompés sur mon compte, les premières choses que j'ai faites c'était des rôles essentiellement physiques. C'est-à-dire Vitez il m'a engagé parce qu'il montait un opéra de Monteverdi, « L'Orfeo, et comme à l'époque il s'est rendu compte qu'il n'arrivait pas à faire se mouvoir les chanteurs, qu'à l'époque, maintenant ils sont déliés, mais à l'époque ils étaient vraiment tankés, ils se posaient et ils chantaient, ils envoyaient, et donc genre 15 jours avant la Première de ce spectacle il cherchait un personnage pour faire des mouvements et c'est tombé sur moi, faire une chose qui s'appelait l'esprit de la danse, et donc c'était pure jubilation, j'ai travaillé avec un chorégraphe qui m'a fait travailler une partition qui était de suivre Orféo, tout le temps, pendant tout l' opéra j'étais en évolution, je le suivais aux enfers, et tout…et c'était… ce n'était pas difficile pour moi de faire ça avec les chanteurs qui me chantaient dans les oreilles, c'était parfait. J'ai commencé les premiers trucs sans comprendre vraiment ce qui m'arrivait. En me disant ben oui c'est bien. Je fais ce qui me plait. Sans forcément me dire ah c'est une pure chance, je dis ça va, je suis content comme ça.

J'adore les cimetières !

DENIS LAVANT : Où est-ce qu'on est là ? On n'est pas au Varia.
JÉRÔME COLIN : On est à Laeken monsieur.
DENIS LAVANT: Ah, ah, d 'accord.
JÉRÔME COLIN : Laeken.
DENIS LAVANT : C'est au cimetière.
JÉRÔME COLIN : Allé, on peut aller se promener…
DENIS LAVANT : On est au cimetière.
JÉRÔME COLIN : Vous aimez les cimetières ou vous les détestez ?
DENIS LAVANT : Quoi ?
JÉRÔME COLIN : Vous aimez les cimetières ou vous les détestez ?
DENIS LAVANT : J'adore les cimetières.
JÉRÔME COLIN : Vous aimez bien les cimetières ?
DENIS LAVANT : Ah oui.
JÉRÔME COLIN : Vous êtes bien tombé.
DENIS LAVANT : J'adore me promener dans les cimetières.
JÉRÔME COLIN : Celui-ci il est sublime.
DENIS LAVANT : Ah ben je ne connais pas dites donc.
JÉRÔME COLIN : On peut même aller s'y promener à pied si vous voulez. Il est grandiose celui-là.
DENIS LAVANT : Hein ? Ah oui. Il y a qui ?
JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas. Ce n'est pas Paris ici, il n'y a pas de vedettes dans les cimetières.
DENIS LAVANT : Ce n'est pas le Père Lachaise.
JÉRÔME COLIN : Y'a pas Molière quoi. Ni Shakespeare.
DENIS LAVANT : Je me doute bien.
JÉRÔME COLIN : Ni Jean de la Fontaine.
DENIS LAVANT : Ben non. Peut-être Michel de Ghelderode. Ou Henri Michaux, ou Ensor.

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas.

ARRET CIMETIERE LAEKEN

JÉRÔME COLIN : C'est étonnant ce que vous disiez, que jouer finalement c'était aussi transpercé quelque chose qui pouvait être rapproché ou rapprochable de l'expérience de la mort, c'est quand même étonnant.
DENIS LAVANT : Oui je trouve qu'il y a quelque chose comme ça. On ne peut pas… il y a quelque chose d'accepté une sorte d'abandon quoi.
JÉRÔME COLIN : Oui sauf que vous savez que vous allez être applaudi à la fin…
DENIS LAVANT : On n'en sait rien du tout. C'est toujours improbable. C'est ça qui est intéressant.
JÉRÔME COLIN : Moi j'en veux aux gens qui acceptent la mort. Moi j'en veux aux gens qui acceptent l'idée de la mort. Parce qu'elle est en fait inacceptable.
DENIS LAVANT : Oui, ben c'est-à-dire c'est quand même un peu le but de la vie, c'est-à-dire de se mettre en état de pouvoir mourir, finalement. Parce que si on est qu'en résistance, que ça soit avec une religion ou sans religion, mais à un moment donné il faut bien être dans une spiritualité personnelle pour dire ok, pas ça baigne mais oui j'y vais et puis je suis curieux en même temps. Moi je trouve ça intéressant oui, d'être aussi curieux de ça. De cette inconnue-là. Parce qu'effectivement quand on entre sur scène on va vers de l'inconnu aussi. Même si la représentation, le spectacle est répété, on va vers un inconnu comme en tauromachie, il y a un taureau qui déboule, qu'on ne connaît pas, là il y a un public qui est là, on ne sait pas de quoi il est composé, et on ne sait pas comment on va naviguer là-dessus, sur cette foule, ces individus, ces rassemblements d'individus. C'est un truc particulier. C'est pour ça qu'il y a le trac. C'est pour ça qu'on n'en mène pas large avant d'entrer en scène en général. En ce qui me concerne.
JÉRÔME COLIN : Moi je trouve qu'on devrait être plus longtemps plus nombreux à lutter contre la mort comme ça peut-être qu'on parviendra à la convaincre d'arrêter de bosser.
DENIS LAVANT : Oui, faire la grève.
JÉRÔME COLIN : Lui faire la guerre.

DENIS LAVANT : Oui ça c'est sûr.
JÉRÔME COLIN : Lui faire la guerre.

Le métier de comédien. On ne sait pas du tout à quoi ça sert, ça ne sert à rien, vraiment, à priori…

JÉRÔME COLIN : Ça sert à quoi d'être comédien ? Est-ce que après l'envie initiale, je me sens bien à cet endroit-là, vous en avez parlé tout à l'heure, est-ce qu'après, quand on est sur la route, tout seul, que des fois on s'emmerde, que la famille nous manque, que ceci, que cela, est-ce qu'on essaie d'y trouver un sens à ce métier ? Ou est-ce qu'il n'y en a définitivement pas et c'est justement ce qui en fait tout le sel ?
DENIS LAVANT : Ben je ne sais pas, c'est pas qu'on essaie d'y trouver un sens, il y a un sens qui affleure au fur et à mesure, qu'on n'a pas forcément pressenti au départ, c'est comme, si vous voulez, comme… j'ai beaucoup…il y a une chose que j'ai beaucoup emmagasinée, lue, cultivée, c'est la poésie, c'est la lecture de poèmes. Et si vous voulez des fois on… il y a un poème brusquement…j'en ai appris très jeune des poèmes, même avant d'apprendre des textes de théâtre, et on est attiré, on est fasciné par un poème, par des sonorités, par des images, et en fait des fois longtemps après, enfin 10, 20, plus, non seulement il y a un sens qui apparaît, il y a une profondeur du poème… brusquement on se met à comprendre pourquoi il vous concerne. Et bien c'est la même chose avec le métier de comédien. On ne sait pas du tout à quoi ça sert, ça ne sert à rien, vraiment, à priori c'est du superflu mais en même temps ça a plein de raisons… on a beaucoup de raisons de faire ça.
JÉRÔME COLIN : Vous, vous avez trouvé lesquelles par exemple ?
DENIS LAVANT : Ben si vous voulez moi y'a de moments où je me rends compte, moi ce qui me fait le plus plaisir c'est quand il y a des gens qui me disent ah oui ça m'a fait du bien. C'est-à-dire que je sens un… quelque chose qui soit apaisée, soit remuée, soit exaltée, des gens qui ont vu un spectacle, qui ont communiqué avec moi à travers le jeu, que ce soit au théâtre ou le cinéma, mais encore plus au théâtre. Pour moi il y a une opération comme ça que je trouve très belle quand ça marche, ça ne marche pas toujours, ça ne fonctionne pas toujours. Si vous voulez, mon père était médecin, moi je n'ai pas été vers la médecine mais il y a un moment donné où j'ai l'impression qu'en

pratiquant ce métier-là je donne du soin, mais non seulement aux autres, mais aussi à moi-même. C'est-à-dire c'est interactif si je puis dire. Le fait de jouer en fait, et particulièrement au théâtre, c'est quelque chose qui permet d'exorciser beaucoup de choses. Et de se laver aussi, de se purger, et de s'emparer de forces étrangères, même de ses démons, et de leur tordre le cou des fois, ou de les mettre au-dehors, de les faire s'exprimer. Il y a une sorte de, à l'extrême, je ne voudrais pas exagérer, mais d'opération chamanique. Il y a une magie dans le fait de jouer. Dans ce truc qui est très archaïque qui est la scène de théâtre. Qui existe depuis une éternité.

L'humanité me fait extrêmement peur !

JÉRÔME COLIN : Mais c'est marrant parce que vous dites c'est là qu'on exorcise les démons, mais si vous n'avez à priori pas une terreur de la mort, qu'est-ce qui vous fait peur du coup ?
DENIS LAVANT : Ben la vie.
JÉRÔME COLIN : Quels démons ?...
DENIS LAVANT : Ah les hommes me font…
JÉRÔME COLIN : Merde alors, bonne réponse !
DENIS LAVANT : L'humanité me fait extrêmement peur. De toute façon c'est le premier geste que j'ai fait, c'est de m'échapper ou me protéger dans l'onirique, dans le théâtre. Et c'est pour ça moi au départ j'ai été vers Michel de Ghelderode, ça m'a plu parce que c'est du théâtre qui est gothique, macabre, qui raconte l'ancienneté, qui est en costumes, souvent d'époque. « La balade du grand macabre » c'est la mort qui rend visite et puis qui finalement est ridiculisée par un pochetron, par le populo qui lui tord… chaque fois il y a quelque chose comme ça qui témoigne de la vie mais qui est plus haut que la vie. Qui a une dimension poétique de la vie. Et ça pour moi ça me rassure. J'ai joué Shakespeare aussi parce que c'est décalé par rapport au quotidien, par rapport au monde contemporain. Après effectivement le cinéma m'a fait replonger dans une certaine contemporanéité, avec Léos Carax notamment, de jouer des personnages de notre époque.
JÉRÔME COLIN : D'aujourd'hui, dans des problématiques d'aujourd'hui.

DENIS LAVANT : D'aujourd'hui. Mais avec quand même du rêve, avec du romantisme. Et c'est ça… finalement c'est la chose… et même si c'est effrayant, c'est panique, de monter sur scène, de dire… on est obligé de se dompter par rapport à ça, de se raisonner – pas de se raisonner – de se canaliser, de s'apprivoiser, par rapport à cette mort-là qui est d'entrer sur scène justement, d'aller jouer quelqu'un d'autre devant des inconnus, mais là-dedans il y a quelque chose pour moi qui est beaucoup plus rassurant ben que la vie. Que la brutalité, la violence, que l'imprévisible du quotidien, que l'autre. C'est quelque chose qui m'a toujours effrayé… bon je peux me calmer un peu par rapport à ça mais quand même pour moi le théâtre ça a toujours été une voie, le jeu en fait, une voie de pouvoir exister simplement. Si vous voulez, même avant de jouer, avant de jouer au théâtre, quand je n'avais même pas encore décidé de faire du théâtre, j'avais décidé de me comporter un peu en baladin, quand j'étais au lycée, en histrion, c'est-à-dire de marcher sur les mains, j'allais au lycée en monocycle, de se mettre comme ça dans une posture qui est hors du commun, pas exactement pour être dans une exhibition, mais pour se protéger soi-même. Pour se mettre ailleurs et en même temps pour plonger aussi les gens dans cette chose de l'enfance. Dès qu'on voit quelqu'un effectivement qui fait… le cirque ça provoque ça. Quand on voit quelqu'un qui fait un exploit comme ça de marcher sur une corde, de faire du trapèze, de faire des sauts périlleux, il y a ce sourire qui vient de l'enfance, cette sorte de truc admiratif, que j'aime bien. L'endroit qui est bon de l'être humain en fait.

La vie c'est de chercher des issues !

DENIS LAVANT : Oh ben où est-ce qu'on est maintenant ?
JÉRÔME COLIN : Ici ?
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas dans quel quartier on est.
DENIS LAVANT : D'accord.
JÉRÔME COLIN : Je suis là pour conduire, pas pour faire visiter ;
DENIS LAVANT : Ce n'est pas une visite ! C'est Shanghai.
JÉRÔME COLIN : C'est la route de Shanghai voilà. On devait aller au Théâtre Varia, ça devait prendre 8 minutes.
DENIS LAVANT : Oui hein, surtout de l'avenue Louise.
JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas le permis vous ?
DENIS LAVANT : Non. Non. J'ai loupé deux fois il y a très longtemps et puis j'ai renoncé. Et je ne m'en porte pas plus mal. Non je suis très piéton en fait. J'ai le permis moto.
JÉRÔME COLIN : Ah oui.
DENIS LAVANT : Oui que j'ai passé pour le tournage de « Mauvais sang », où je devais conduire une petite cylindrée.
JÉRÔME COLIN : De Léos Carax.
DENIS LAVANT : Exact. Et j'ai eu une moto pendant quelques temps et puis à un moment je me disais oh la la, je me suis aperçu que c'était extrêmement dangereux.
JÉRÔME COLIN : Avec votre tempérament ou de manière générale ?
DENIS LAVANT : Avec mon tempérament, avec l'état de fatigue, des fois d'éthylisme dans lequel je pouvais être à l'époque, je me suis dit oui je suis juste à cheval sur un moteur, j'en mène pas large, donc j'ai arrêté avant que ça devienne catastrophique.
JÉRÔME COLIN : Vous disiez au début finalement je joue au théâtre presque toute l'année…
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : Donc ça veut dire que vous êtes loin de chez vous presque toute l'année.

DENIS LAVANT : Non pas forcément parce que ça m'arrive de créer des pièces et de jouer à Paris. Voyez-vous.
JÉRÔME COLIN : D'accord.
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : Et ça c'est tenable, une vie à bouger alors qu'il y a quand même un centre familial qui existe, vous êtes marié, vous avez des enfants, est-ce que c'est simple à vivre ? Est-ce que c'est une solution au couple ? Ou est-ce que c'est plutôt difficile justement, avec les années qui passent…
DENIS LAVANT : Ca dépend. C'est bien, ça donne de l'air quand même. Voilà moi je ne peux pas rester collé comme ça en huis clos. Je pense que ma femme aussi, le fait qu'il y ait de l'espace, que ça respire, bon toute la question est de se retrouver. Bon c'était peut-être plus délicat quand mes filles étaient plus petites aussi, d'être souvent… parce qu'on perd le contact, il faut le retrouver, surtout quand elles sont enfants, en bas âge, maintenant elles sont plus grandes, puis c'est elles qui commencent à prendre leurs ailes, leur vol…
JÉRÔME COLIN : Leur envol.
DENIS LAVANT : Mais moi j'aime bien. Je me sens… de toute façon j'ai un tempérament très nomade. En plus j'ai une âme de marin. *(Il fait bonjour à des gen*s) – Vous passez souvent par ici ?
JÉRÔME COLIN : De temps en temps.
DENIS LAVANT : Voilà, c'est des familiers. Et oui, j'aime bien partir et revenir, même de la ville où je suis, de mon quartier, de la maison. J'aime bien Paris mais j'adore quand je pars, avec la peur du départ aussi, du voyage. Toute ma vie elle est quand même un petit peu dans cette ambivalence. L'ambivalence qu'on a quand on entre en scène. C'est la peur, la panique, et en même temps l'attraction et de l'équilibre qui se fait entre ces deux choses-là. C'est un drôle de truc. C'est un peu comme Herrenstein quoi. Le personnage que je joue. Mais pour continuer sur justement le sens du fait de jouer, c'est qu'au fur et à mesure je m'aperçois, et c'est pour ça, je dis que je ne suis pas resté aux Baladins du Miroir, j'ai voulu aller plus loin, creuser plus loin, parce que ce dont je m'aperçois au fur et à mesure, avec les rencontres, la chance que j'ai eue de rencontrer des grands metteurs en scène, des grands réalisateurs, des gens qui avaient un potentiel artistique fort, c'est qu'il y a un enrichissement incroyable, par le fait de jouer, par le rapport avec les auteurs, avec les poètes, avec Shakespeare, avec Molière, avec Beckett, avec Koltès, avec Thomas Bernhard, et d'autres, et aussi avec les réalisateurs, avec le regard que les gens posent sur vous, ce qu'ils vous demandent, ce qu'ils exigent que vous sortiez de vous-même, et il y a aussi une sorte de rapport introspectif à soi-même et pas psychanalytique hein. J'ai lâché l'affaire, j'ai laissé tomber… Introspectif, de compréhension de l'être humain. De vraiment de plonger à l'intérieur mais avec soi forcément comme lieu d'expérimentation. Parce ce qu'il y a de particulier chez le comédien par rapport à un musicien, ou un peintre, c'est qu'on est son propre instrument. On est son propre instrument et on essaie de se modeler intérieurement, extérieurement par rapport à un personnage, une entité en fait qu'on prétend incarner, qu'on veut vous faire incarner. Et ça c'est une chose en fait qui n'a pas de limite. Qui est passionnante tout le temps. Et on peut dire ah oui ça peut être lassant de répéter toujours la même chose, de jouer, en fait non. Il y a des voies des fois où on se dit merde là je suis embarqué dans un truc qui est étriqué, mais en fait il y a toujours… perpétuellement la vie c'est de chercher des issues. Et en tout cas dans ce domaine-là il y a… chaque fois, ça circule quoi.
JÉRÔME COLIN : On peut trouver une issue à son ennui potentiel.
DENIS LAVANT : Ah oui. Ben oui parce que le pire c'est l'ennui.
JÉRÔME COLIN : Ça c'est sûr.

J'ai commencé par faire des petits trucs dans le cinéma !

JÉRÔME COLIN : Vous parliez de tous les grands auteurs que vous avez côtoyés, Koltès, Shakespeare etc…des réalisateurs de cinéma aussi, parce qu'on n'en a pas encore parlé mais le cinéma est venu vous chercher finalement pas très tard non plus, vous aviez quel âge la première fois que vous avez tourné ?
DENIS LAVANT : Extrêmement tôt. Ben j'avais 22 ans.
JÉRÔME COLIN : Dans un film d'Hossein c'est ça ? Dans « Les Misérables » ?
DENIS LAVANT : Ah non c'était même avant. J'ai commencé par faire des petits trucs dans le cinéma. Si vous voulez moi je n'avais pas mis du tout d'ambition dans le fait de tourner. Pour moi l'essentiel c'était d'être comédien de théâtre. Et en fait j'ai commencé très tôt à jouer, je disais notamment avec Vitez et puis après il m'a réengagé dans « Hamlet », qu'il a monté, c'était en 81, j'avais 20 ans quoi. Et comme j'étais… Je suis entré au Conservatoire ensuite. Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique. Et là je me suis pas mal emmerdé. Et j'ai commencé à travailler tout de suite. Donc à prendre des congés pour travailler. Pour travailler avec Matthias Langhoff notamment. Pour travailler avec Jean-Louis Thamin sur «L'idiot ». On a commencé aussi avec Viviane Théophilidès, qui m'a confié un rôle de chien, de chien parlant, c'était un très beau rôle que j'ai fait. Donc j'ai eu des rôles un peu biscornus, un peu spéciaux au départ et puis à un moment donné, alors que je commençais à travailler au théâtre, il y a un jeune gars qui est venu me voir, j'étais encore au Conservatoire, et qui m'a montré un scénario qui s'appelait « Boy meets girl »…
JÉRÔME COLIN : Ce gars c'était Léos Carax.
DENIS LAVANT : C'était Léos Carax. Et j'ai lu son scénario, et je lui ai rendu, et je lui ai dit oui c'est intéressant… Ça ne me concernait pas vraiment, pour moi son histoire c'était très personnel et puis c'était vraiment très contemporain, mais en même temps ça me concernait un peu, c'était un jeune gars qui devait partir pour le service militaire, mais l'ensemble… c'était très loin de ce que je vivais à l'époque. Il y avait juste un détail qui m'avait énormément plu, vraiment poétiquement qui m'avait interpellé, c'est à un moment donné où il décrit le personnage qui passe sur un pont, le Pont Neuf déjà, en écoutant de la musique, avec un casque, avec un magnétophone sous le bras quoi, à l'époque un truc à cassette, il écoute, déjà, une musique de David Bowie…

JÉRÔME COLIN : Ça tourne en rond cette histoire avec Bowie.
DENIS LAVANT : Une fidélité quoi. Et puis il voit un couple qui s'embrasse, sur le pont, dans une petite alcôve, vous savez, une niche qu'il y a sur le Pont Neuf, et puis il les regarde, et puis il leur jette un peu de tune comme si c'était une attraction foraine. Ça c'est un détail ! Ah oui !
DENIS LAVANT : Et je trouve que ce jeune gars il a eu de l'argent un peu pour faire son film, puis j'ai passé des essais, j'ai fait une audition et puis il m'a fait mariner pas mal de temps et puis finalement c'est tombé sur moi, il m'a pris, au milieu de plein de comédiens de ma génération en fait, qu'il avait auditionnés aussi.
JÉRÔME COLIN : Et là ça change quand même une vie finalement l'air de rien, non ? Une rencontre comme celle de Léos Carax dont vous allez devenir l'acteur fétiche…
DENIS LAVANT : Ah ben oui mais ça je m'en suis rendu compte longtemps après. Avant j'avais quelques petites expériences minimes au cinéma, faire une apparition dans un film de Diane Kurys, une apparition un jour de tournage dans un film de Lelouch, des choses qu'on vous confie, on vient vous chercher quand on est au Conservatoire.
JÉRÔME COLIN : Avec Chéreau…
DENIS LAVANT : Une réserve… Avec Chéreau mais qui m'a coupé au montage dans « L'homme blessé ». Je faisais une petite scène, je faisais un voyou Gare du Nord, avec Jean-Hugues Anglade, je devais l'agresser et je pense que c'était… moi je n'avais jamais porté des santiags de ma vie quoi et je devais être en santiags, en cuir, avec une ribambelle de types qui devaient être ma bande, je devais être le chef et les gars ils me faisaient peur. Des gars dont je devais être le caïd, ils me faisaient peur. Et je pense que c'était une scène qui était trop comique, qui ne marchait pas du tout dans le film donc il a très bien fait de la couper à l'époque. Mais donc je n'étais pas vraiment…. Et puis j'ai tourné un peu avec Hossein. Robert Hossein, dans « Les Misérables ».
JÉRÔME COLIN : « Les Misérables ».
DENIS LAVANT : Oui, une petite scène, je faisais Montparnasse. C'est marrant parce qu'il y avait Carmet qui faisait Thénardier, il y avait Lino Ventura qui faisait Jean Valjean, il y avait Michel Bouquet qui faisait Javert…
JÉRÔME COLIN : Pas mal quand même.
DENIS LAVANT : C'était des pointures autour et moi j'étais très intimidé. C'est-à-dire que j'étais pas mal dégrossi …
JÉRÔME COLIN : Vous faisiez quoi dans « Les Misérables » ?
DENIS LAVANT : Montparnasse, un criminel. Un jeune dandy criminel de la bande de Javert. Une bonne dégaine, bon look, et tant que c'était muet ça allait. Et des scènes où j'avais un peu de texte. Hossein gueulait tellement sur tout le monde pour diriger, c'était effrayant pour un jeune comédien c'était saisissant quoi.
JÉRÔME COLIN : Mais ça vous a quand même donné envie de faire du cinéma.
DENIS LAVANT : Pas du tout. Non pas du tout. J'avais pas du tout envie de faire du cinéma. J'ai fait un court-métrage aussi avec une fille qui s'appelle Laurence – où est-ce qu'on arrive maintenant ? – Laurence Ferrera.

ARRET ECOLE DU CIRQUE

JÉRÔME COLIN : C'est super cet endroit.
DENIS LAVANT : Ah c'est sympa ça.
JÉRÔME COLIN : C'est les anciennes gares… On va de l'autre côté, mais c'est les anciennes gares de tri de Bruxelles.
DENIS LAVANT : Ah oui ?
JÉRÔME COLIN : C'est Tour & Taxi.
DENIS LAVANT : Ah d'accord. Ben j'ai entendu parler de Tour & Taxi.
JÉRÔME COLIN : C'était des gares de tri et maintenant en l'occurrence c'est devenu les locaux, mais plutôt sympas, de l'Ecole du Cirque de Bruxelles.
DENIS LAVANT : Ah d'accord !
JÉRÔME COLIN : D'ailleurs regardez !

DENIS LAVANT : Je vois bien qu'il est marqué « Ecole du Cirque ».
JÉRÔME COLIN : Ca répète sec !
DENIS LAVANT : Ah oui ! Deux sur un fil…
JÉRÔME COLIN : J'adore ça.
DENIS LAVANT : Mais vous m'emmenez dans des spots incroyables.
JÉRÔME COLIN : Il est chouette celui-là hein.
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est génial ça.
DENIS LAVANT : C'est sympa. Ça c'est du boulot, le fil. C'est très ingrat comme discipline.
JÉRÔME COLIN : Vous savez le faire vous ?
DENIS LAVANT : Je l'ai fait. Je sais marcher un peu oui. J'ai su marcher. Faire des traversées, pas faire grand-chose, pas faire un numéro, mais tous les trucs d'équilibre je les ai cultivés un petit peu oui.

RETOUR TAXI

DENIS LAVANT : Est-ce que vous allez m'amener au Varia svp ?
JÉRÔME COLIN : Tout à fait, cette fois-ci on y va.
DENIS LAVANT : Sans blague ? Je ne peux pas le croire.
JÉRÔME COLIN : Cette fois-ci on y va. C'est du beau décor.

DENIS LAVANT : Oui c'est sympa.
JÉRÔME COLIN : Ils font du beau boulot aussi. Enfin l'Ecole du Cirque de manière générale, c'est très chouette.

Mon premier rôle humain important… c'est dans « Boy meets girl ».

JÉRÔME COLIN : Bon on en était à vos débuts au cinéma.
DENIS LAVANT : Oui, exact.
JÉRÔME COLIN : Donc le premier film avec Carax c'est « Boy meets girl »…
DENIS LAVANT : Oui exact.
JÉRÔME COLIN : C'est votre premier grand rôle au cinéma.
DENIS LAVANT : Bah c'est mon premier… même en général c'est mon premier rôle humain important je veux dire. Au départ on me proposait surtout d'incarner ben l'esprit de la danse, ou des animaux, des chiens…
JÉRÔME COLIN : Et ça vous plait du coup de tourner « Boy meets girl » avec Carax ou finalement vous vous dites : qu'est-ce qu'on se fait chier au cinéma !
DENIS LAVANT : C'est une drôle d'expérience. Parce que j'étais… déjà de jouer un personnage très contemporain, en costume d'aujourd'hui, et puis le cinéma au départ c'est très impressionnant quoi. C'est empêtrant par rapport à la dynamique de jeu du comédien. Si vous voulez, ce qui est bien au théâtre c'est qu'en général, sauf quand on est tanké dans un fauteuil roulant, mais après bon il faut se démerder, mais on est dans une dynamique. Le fait d'entrer en scène. On entre en scène déjà on est chaud, il y a quelque chose qui s'imprime dans le corps et puis on va jouer, on va proférer un texte mais on entre. On est déjà dans un mouvement. On est dans du mouvement. Et au cinéma c'est terrifiant au départ, c'est immobilisant, figeant même, parce qu'on se retrouve coincé dans des paramètres assez rigoureux, c'est-à-dire dans le champ de la caméra, des fois on est pris en gros plan, ou en plan moyen, et donc il y a vraiment des paramètres, des places qui sont marquées au sol, il y a des lumières dans lesquelles on doit être, il y a l'axe de la caméra, et il y a quelqu'un qui…une maquilleuse qui va vous faire des raccords, quelqu'un qui vient vous prendre la lumière comme ça, on est comme une sorte de potiche, d'objet, et puis y'a un clap sous votre nez, action ! Et vas-y, démerde toi. Et souvent il faut commencer à jouer à partir de rien, à partir d'une immobilité, à partir de quelque chose de complètement factice, artificiel, d'essayer de trouver une dynamique et surtout le plus paralysant, en plus quand on débute, c'est justement la parole. La prise de parole. Ce n'est pas un texte qu'on a répété avec les autres comme au théâtre, qu'on a expérimenté, avec lequel on s'est trompé. Là pof il faut sortir la parole, le verbe, une phrase et c'est une sorte de cauchemar en fait au départ. Donc c'était assez spécial.
JÉRÔME COLIN : Mais ça devient du plaisir plus tard ?

DENIS LAVANT : Après oui. Après. Mais si vous voulez c'était très… c'était un tournage très particulier parce que moi je ne connaissais pas le cinéma, je ne connaissais pas Léos, c'était vraiment entrer de plain-pied dans son univers, presque quelque chose de très personnel, d'autobiographique, qu'il raconte dans ce premier film, et lui il avait très peu de connaissance de l'entité comédien. L'impondérable comédien. Donc on a très peu communiqué. Ca a passé dans une sorte de silence, de rapport sur une esthétique, sur la manière de composer le visage, sur une sobriété, sur une retenue aussi qui n'est pas la même dans laquelle… l'exubérance dans laquelle j'avais l'habitude d'aller sur scène. Mais moi j'allais au cinéma pour voir ça aussi. En fait j'allais un peu en explorateur au cinéma. Parce que je commençais à travailler au théâtre pas mal et je me disais en fait ça doit être moins fatigant, parce qu'il n'y a pas à se décarcasser, il n'y a pas à occuper l'espace, on vient vous prendre… et en même temps c'est une dépense nerveuse, c'est éprouvant quoi. Et puis finalement je m'étais un peu tromper puisque finalement les films avec Léos c'était beaucoup plus dingue que du théâtre, là où il m'a emmené. Ce qu'il m'a demandé de faire par la suite. Mais disons la première étape c'était « Boy meets girl » qui s'est plus ou moins bien passée… Je ne comprenais pas du tout ce que je jouais. Pendant longtemps je n'ai pas compris ce que je jouais. Et quand c'est sorti, quand le film est sorti ça m'a atterré, de me voir brusquement comme ça, dans toutes les dimensions, me mouvoir, parler, à l'image ma tronche et tout, j'étais épouvanté. Je me suis dit… c'est bien simple je me suis dit bon j'ai essayé, j'ai été voir ça, ben c'est la première et la dernière fois que je fais du cinéma et surtout avec ce type. Parce qu'à mon avis ça s'est très mal passé. C'est une rencontre ratée.

« Mauvais sang », « Les amants du Pont neuf »…

JÉRÔME COLIN : Surtout que derrière le coco il vous rappelle !
DENIS LAVANT : Et quelle a été ma surprise ! Et aussi un peu mon appréhension par la suite, quand il est venu me voir à la sortie justement d'une pièce où je jouais un chien, et il me parle, il me dit qu'il a écrit un film pour que je joue un personnage…
JÉRÔME COLIN : « Mauvais sang ».
DENIS LAVANT : C'était « Mauvais sang ». Et là j'ai lu effectivement « Mauvais sang » et en fait je me suis rendu compte que pendant le tournage, alors que c'est assez raisonnable ce que je fais dans… il n'y a rien d'extraordinaire à faire physiquement, il n'y a pas d'exploit dans « Boy meets girl », mais entre les prises je marchais sur les mains, je faisais une rondade, je me détendais comme je pouvais, en fait je me suis rendu compte que Léos m'avait bien calculé pendant le tournage, même s'il n'avait pas l'air de communiquer il m'avait bien observé et en fait j'ai lu « Mauvais sang », il ne m'a pas laissé le scénario parce qu'il y avait quelque chose de confidentiel dans cette entreprise, c'était son deuxième long-métrage, et je l'ai lu, dans un café, j'avais deux heures pour le lire, je l'ai lu et à chaque page je me disais ah oui c'est génial. L'histoire est géniale. C'est formidablement écrit. C'est une épure, les scénarios de Léos ça se lit comme un roman, c'est une épure parce qu'il y a des… les choses sont indiquées, sont suggérées, mais en même temps je disais c'est génial, et en même temps toutes les trois pages je voyais qu'il y avait des choses à faire énormes quoi. Il fallait sauter en parachute, qu'il fallait faire de la moto, qu'il fallait courir alors que j'ai horreur de courir.
JÉRÔME COLIN : C'est un des grands travellings du cinéma français hein.

DENIS LAVANT : Oui il fallait danser sur David Bowie.
JÉRÔME COLIN : « Modern love ».
DENIS LAVANT : Oui « Modern love ». Il n'y avait que des épreuves comme ça. Je disais moi je ne peux pas faire tout ça ! Ca me semblait énorme. Donc voilà. Et puis ben on a travaillé…
JÉRÔME COLIN : Et c'est des rôles qui à part là n'existe pas au cinéma.
DENIS LAVANT : Pardon ?
JÉRÔME COLIN : Ben les rôles que Léos Carax offre à ses acteurs c'est des rôles qui n'existent pas au cinéma, à part chez Léos Carax.
DENIS LAVANT : Bien sûr. Lui il a été… il m'a poussé très loin. Il a mis sur moi une exigence de danseur, d'acrobate, de comédien aussi, très forte. Et en même temps sur le moment si vous voulez, moi je me suis rendu compte de la chance, de la rareté de cette rencontre assez récemment. Finalement au moment où on a fait « Holy Motors ».
JÉRÔME COLIN : Mais non !
DENIS LAVANT : Si. Parce que chaque fois j'avais la tête dans le guidon comme on dit. Je ne voyais pas… je disais mais pourquoi ce bonhomme, pourquoi il vient me chercher, j'étais bien tranquille à faire du théâtre, pourquoi il me demande ça quoi. Et pourquoi j'y vais en plus ?
JÉRÔME COLIN : C'est étonnant parce que derrière « Mauvais sang » ce coco vous rappelle encore une fois…
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : Pour ce qui va devenir en l'occurrence non seulement un grand film d'auteur du cinéma français mais aussi un succès, c'est « Les amants du Pont Neuf ».
DENIS LAVANT : Oui. « Les amants du Pont Neuf ». Mais ça, ça a été pfff, épouvantable.
JÉRÔME COLIN : Le tournage.
DENIS LAVANT : Ca a été un tournage épouvantable. Autant le tournage de « Mauvais sang » s'est passé de façon, en état de grâce, en état de lévitation, c'est-à-dire ça a mis du temps à se faire, le tournage a été retardé, pour moi ça a été à un moment donné aussi un choix draconien parce que c'est tombé en même temps qu'une pièce de théâtre que je devais faire donc ça a été au bout d'un moment une sorte de sacrifier du théâtre pour aller dans le cinéma de Léos , mais je ne regrette pas mais ça s'est passé comme ça et « Mauvais sang » aussi ça a été déterminant pour moi parce que ça m'a fait complètement apparaître à l'image dans le cinéma alors que le phénomène « Boy meets girl » était resté assez…
JÉRÔME COLIN : Confidentiel.
DENIS LAVANT : Confidentiel, dans le milieu du cinéma, ça a été estimé par beaucoup de gens mais « Mauvais sang » ça a vraiment éclaté, ça a fait retentir le génie de Léos et puis ma présence, le personnage que j'avais sculpté finalement pour le film de Léos, parce que ça n'est pas moi, c'est Alex, c'est vraiment un personnage que j'ai… c'est là que je me suis… mais si voulez à chaque film avec Léos ça a été une expérience artistique, où j'ai compris des choses par rapport à mon métier, et il m'a emmené loin, et aussi une expérience de vie, chaque fois. Chaque fois j'en suis sorti changé.
JÉRÔME COLIN : Mais «Les amants du Pont Neuf » ça reste… où vous êtes avec Juliette Binoche…
DENIS LAVANT : Ça reste mythique oui. Oui les deux films sont avec Juliette…

JÉRÔME COLIN : C'est un film mythique. Culte. Comment ça se fait qu'à ce moment-là vous ne percutez pas sur le fait que Léos Carax est quand même quelqu'un d'important dans votre vie ?
DENIS LAVANT : Mais parce que si vous voulez notre relation a commencé un peu dans une sorte de silence, de retenue, en fait de choses qu'on a… c'est pas… on n'a pas brisé la glace et c'est demeuré une relation… j'ai été conscient d'être l'incarnation d'une projection fictionnelle de lui-même, dans une histoire, dans une fiction, et en même temps il y avait très peu de paroles entre nous sauf dans le rapport de filmeur-filmé, si vous voulez. Et il y a des moments ben…et puis dans une… en plus dans un rapport très particulier, si vous voulez, dans une sorte de triangle amoureux invraisemblable, c'est-à-dire que moi je jouais dans la fiction l'amoureux de la femme dont Léos était amoureux dans la vie et qu'il filmait parce qu'il l'aimait. En l'occurrence c'était Juliette, Juliette Binoche. Et donc c'est une drôle de posture et puis moi j'étais un peu autiste à l'époque. Je n'avais pas de facilité non plus à briser la glace, à parler ou à rentrer dedans, donc c'était un rapport de dépendance, de très grande intensité d'échanges au moment où ça tournait, et en même temps de truc de frères ennemis un peu conflictuel mal définit très curieux quoi. Donc « Les amants du Pont Neuf » ça a été terriblement loin là-dedans. Parce que si vous voulez là où ça a été catastrophique pour moi le début des « Amants du Pont Neuf » c'est que j'ai pensé perdre la boule. J'ai pensé devenir fou, je ne comprenais plus, parce que si vous voulez un tournage comme « Mauvais sang », je vous dis j'ai sculpté ce personnage pour Léos, cet Alex là. D'être affuté, une fois que j'ai compris. D'aller courir tous les matins, vraiment de m'entraîner pour aller là-dedans, pour sortir ça quoi, parce que j'étais conscient de l'épreuve, puis du sacrifice que je faisais par rapport à du théâtre, une pièce de théâtre que je sacrifiais pour ça, donc je me suis

engagé très fort là-dedans, de façon très intense, et je voyais que tout le monde voulait que je sois bien, que je sois beau, que j'aie le teint frais, voilà que je sois affuté, voilà, qu'il y ait quelque chose d'héroïque. Et après on a abordé « Les amants du Pont Neuf » et là brusquement on a abordé l'univers de la misère sociale, des clochards, qui est effrayant quand on y plonge, et par soucis d'authenticité Léos voulait vraiment qu'on baigne un peu là-dedans, qu'on aille dans la rue, les rapports à l'alcool aussi, très périlleux pour moi, et donc ça m'a mis dans un état de parano à un moment donné, au début du tournage, puis ça a été compliqué, on a tourné en hiver, en hiver 88, dans la Seine, je devais me jeter dans la Seine, Juliette devait faire du ski nautique dans la Seine, il faisait un froid de canard, et donc à un moment donné je me suis… j'ai commencé à flipper, je me suis dit mais ils veulent ma peau ! A un moment donné dans « Mauvais sang » on m'a monté au pinacle et là ils veulent…
JÉRÔME COLIN : Ils veulent me tuer.
DENIS LAVANT : Oui, une entreprise de destruction. Comme quoi ça fait… ouais c'est périlleux. Mais c'est pour ça, le cinéma c'est assez périlleux, psychiquement ça peut atteindre beaucoup parce qu'on n'est pas dans la manière de jouer un personnage et puis on a tout de suite un rapport avec ça, avec le public qui acquiesce, qui vous renvoie une image de ce qu'on est en train de donner. Au cinéma on est jour après jour, on plonge complètement dans un personnage, et pour peu que ça soit… qu'il y ait un souci de sincérité, d'authenticité, comme avec Léos, d'aller très loin là-dedans, à un moment donné c'est très perturbant. Parce qu'en plus j'étais seul à l'époque. Je n'avais pas de famille, j'étais livré à moi-même. Donc je ne peux pas… Vous voyez, pour toutes ces raisons je ne pouvais pas me dire ah c'est génial, je tourne avec Léos Carax, on fait une sorte de… je ne sais pas, il y a une sorte de compagnonnage artistique. Jamais. J'ai commencé à voir ça, à percevoir ça quand on a réalisé « Holy Motors ». Et encore !
JÉRÔME COLIN : C'était il y a 3 ans.
DENIS LAVANT : Non un peu plus, 4, 5 ans. En 2011 c'est sorti. Je ne sais plus. C'est pas grave. Mais même avant « Holy Motors » je n'étais pas tranquille. Je me disais mais qu'est-ce qu'il va me demander encore ? Et c'est juste… je me souviens très bien les premiers essais de « Holy Motors », avec cette femme épatante, comédienne, Edith Scob, qui joue le chauffeur, majordome, un peu la gouvernante, l'agent, l'impresario de monsieur Oscar, et on faisait des essais de limousine. Et donc on part tous les deux en limousine, moi je ne la connaissais pas, on fait connaissance, et c'est elle qui me dit oh mais c'est génial quand même, c'est formidable pour toi d'avoir à jouer tous ces rôles. Alors moi j'étais un peu vert, je me disais comment je vais m'y prendre pour jouer tout ça ? Ah ben oui en fait.
JÉRÔME COLIN : Combien de rôles dans « Holy Motors » ?
DENIS LAVANT : Une dizaine. Plus le personnage qui joue monsieur Oscar plus quelques extras, mais une dizaine vraiment très travaillés.

Le clip de « Rabbit in your headlights » de Unkle !

JÉRÔME COLIN : Je me serais bien tapé les tunnels avec vous Denis Lavant, on aurait bien refait le clip…
DENIS LAVANT: Ah de…
JÉRÔME COLIN: « Rabbit in your headlights ».
DENIS LAVANT : Unkle. Ah oui mais bon…
JÉRÔME COLIN : Vous savez ce clip il m'a suivi pendant des mois.
DENIS LAVANT : Ah oui ?
JÉRÔME COLIN : J'adorais la chanson. J'adorais ce groupe Unkle, James Lavelle et DJ Shadow c'était.
DENIS LAVANT : C'est Unkle.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est Unkle.
DENIS LAVANT : C'était quoi, une…

JÉRÔME COLIN : C'est James Lavelle et DJ Shadow qui faisaient ça et là c'était avec la voix de Tom Yorke de Radiohead…
DENIS LAVANT : C'est ça.
JÉRÔME COLIN : Et c'est Jonathan Glazer qui…
DENIS LAVANT : Oui Jonathan Glazer qui m'a convié pour ça.
JÉRÔME COLIN : Un des plus grands clippers de l'histoire du clip. Pourquoi il est venu vous chercher vous pour faire un clip d'un groupe anglo-américain avec un réalisateur, je pense Jonathan Glazer probablement américain, je ne sais pas.
DENIS LAVANT : Non il est anglais Jonathan.
JÉRÔME COLIN : Anglais.
DENIS LAVANT : Il est anglais. Absolument.
JÉRÔME COLIN : Pourquoi ils sont venus chercher Denis Lavant.
DENIS LAVANT : Ben écoutez, c'est un concours de circonstance. En fait il s'est passé un truc, à un moment donné j'étais un peu comme dans un temps qui s'est ouvert… alors j'ai tout le temps des choses à faire, parce que le tournage que j'avais fait avec Claire Denis, « Beau Travail », à Djibouti, brusquement, qui devait se tourner je ne sais plus en quelle année, en 98, ça a été repoussé d'un an pour causes d'élections à Djibouti. Donc je me suis retrouvé dans un temps disponible, comme ça m'arrive rarement.

DENIS LAVANT : Et du coup j'ai fait des choses que je n'avais pas l'habitude de faire. Faire juré dans un Festival de Cinéma, bon j'aime pas trop. Et puis il y a Jonathan Glazer qui a fait appel à moi pour une pub pour Stella Artois. Pour une pub anglaise. Moi d'abord je dis non. Parce que j'étais dit à un moment donné, après « Mauvais sang » on a commencé à me brancher pour faire des pubs, j'ai dit non. C'est pas mon métier, je ne fais pas de pub. Et puis mon agent me parle de Jonathan, puis je regarde ce qu'il fait, et puis je me dis ah oui…. !
JÉRÔME COLIN : Ah ce n'est pas un manche hein !
DENIS LAVANT : Et puis je me dis oh puis merde, c'est con d'avoir des à priori raides, je vais faire ça pour voir aussi. En touriste, pour voir ce que ça donne. Ce que ça fait. Donc c'était une petite pub pour Stella Artois, qui était charmante, comme un petit film burlesque, qu'on a tourné dans le Sud de la France, vraiment bien, et puis ça a bien communiqué d'entrée et pendant ce tournage il m'a parlé de ce clip qu'il voulait faire pour Unkle. Donc c'est là que l'idée est partie, l'année d'après, très vite, dans la foulée on a tourné ce clip à Londres. Et ça donc voilà ceci entraîne cela.
JÉRÔME COLIN : Clip incroyable hein, où vous êtes piéton…
DENIS LAVANT : Dans un tunnel.
JÉRÔME COLIN : Dans un tunnel et vous vous faites heurter par des bagnoles pendant 9 minutes.
DENIS LAVANT : 3, 4 bagnoles et puis après la dernière je l'explose.
JÉRÔME COLIN : C'est impressionnant ce clip.
DENIS LAVANT : Et j'étais très fier de faire partie de ce clip et ce qui est curieux c'est quand même qu'il a été censuré à la télé pendant pas mal de temps en France quand il est sorti parce que…
JÉRÔME COLIN : Il a été vu des millions de fois.
DENIS LAVANT : Après j'ai su qu'il avait… j'ai vu qu'il avait circulé dans le monde entier. Au Japon, quand on a été tourner « Tokyo » avec Léos, il y a un des maquilleurs qui sort un petit appareil comme ça, avec deux petits baffles, et il me met le clip, il me dit c'est toi là ? Je dis ben oui. Oui c'est charmant quoi. Et puis vraiment j'aime beaucoup Jonathan. J'ai été voir le film là, parce qu'il a fait des longs métrages aussi….
JÉRÔME COLIN : Ben oui.
DENIS LAVANT : Et le dernier long métrage qu'il a fait est extraordinaire. « Under the skin ».
JÉRÔME COLIN : C'est celui avec Scarlett Johansson.
DENIS LAVANT : Oui c'est ça.

JÉRÔME COLIN : Qui s'appelle…
DENIS LAVANT : « Under the skin ».
JÉRÔME COLIN: « Under the skin ».
DENIS LAVANT : Je ne suis pas très bon en anglais.
JÉRÔME COLIN : C'est pas mal hein.
DENIS LAVANT : Oui. Parce qu'il a une manière, un rapport à l'image qui est merveilleux quoi. C'est très beau.
JÉRÔME COLIN : C'est un grand metteur en image. C'est sûr.

QUIZZ POÊMES

DENIS LAVANT : Ah ben je connais par ici.
JÉRÔME COLIN : Vous connaissez par ici ?
DENIS LAVANT : Oui.
JÉRÔME COLIN : C'est presque chez vous.
DENIS LAVANT : On est rue du Trône non ?
JÉRÔME COLIN : On est presqu'au Théâtre Varia.
DENIS LAVANT : Oui c'est ça. Là je connais.
JÉRÔME COLIN : Vous connaissez encore des poèmes par cœur ?
DENIS LAVANT : Ah ben…

JÉRÔME COLIN : De votre enfance, de votre truc, de vos spectacles, de vos cours, vous connaissez encore des tonnes de poèmes ou quoi ? Vous en avez plein dans le cerveau ?
DENIS LAVANT : Des tonnes ? Oui j'en ai… oui.
JÉRÔME COLIN : Bon je vous fais quizz. Quizz poème. Vous êtes prêt pour un quizz poème ? Ils ont tous un truc à voir avec vous.
DENIS LAVANT : Comment ?
JÉRÔME COLIN : Je vous dis la première phrase d'un poème, vous me dites ce que c'est.
DENIS LAVANT : Si je le sais hein.
JÉRÔME COLIN : Bien sûr vous n'allez pas me le dire si vous ne savez pas.
DENIS LAVANT : Ah ben si je ne le sais pas, je ne vous le dis pas.
JÉRÔME COLIN : Y'en a des faciles hein.
DENIS LAVANT : D'accord.
JÉRÔME COLIN : « C'est un trou de verdure »…
DENIS LAVANT : « … où chante une rivière, accrochant follement aux herbes des haillons d'argent, où le soleil de la montagne fière, luit : c'est un petit val qui mousse de rayons ». Le Dormeur du Val, Arthur Rimbaud. Que j'ai entendu dire la première fois par Reggiani.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
DENIS LAVANT : Il l'a fait comme prélude au « Déserteur » de Boris Vian. Oui c'est lui qui m'a donné pas mal de goût à la poésie, Serge Reggiani.
JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?
DENIS LAVANT : Oui. Absolument.
JÉRÔME COLIN : Via des disques alors ?

DENIS LAVANT : Oui dans un disque. Un vinyle. Un truc où il chante Boris Vian. Puis il a introduit quelques chansons par des poèmes.
JÉRÔME COLIN : Génial. Bon, « Le Dormeur du Val » c'est d'une beauté sidérante.

DENIS LAVANT: Ah ben Rimbaud…
JÉRÔME COLIN : On y va, une autre. Pour le moment vous êtes fort.
DENIS LAVANT : Boh ça va.
JÉRÔME COLIN : « Lorsqu'avec ses enfants… »…
DENIS LAVANT : «vêtu de peaux de bêtes, échevelé, livide, au milieu des tempêtes, Caïn se fut enfui devant Jéhovah… », C'est La Conscience de Victor Hugo.
JÉRÔME COLIN : Tout à fait.
DENIS LAVANT : C'est mon père qui me disait ça le dimanche de temps en temps, avant le déjeuner…
JÉRÔME COLIN : Eh oui.
DENIS LAVANT : Eh oui. En entier, il le savait en entier, moi je ne l'ai jamais su en entier celui-ci.
JÉRÔME COLIN : 3ème.
DENIS LAVANT : Il était dans la tombe, il regardait Caïn, faut dire la fin quand même.
JÉRÔME COLIN : C'est ça oui. « Le vierge, le vivace… »…
DENIS LAVANT : « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui, Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre, ce lac dur oublié que hante sous le givre, le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui ! Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui, magnifique mais qui sans espoir se délivre, pour n'avoir pas chanté la région où vivre, quand du stérile hiver a resplendi l'ennui »… Il reste deux strophes mais bon. Mallarmé.
JÉRÔME COLIN : C'est salaud des cerveaux comme ça. 4ème. « Frères humains qui après nous vivez… »…
DENIS LAVANT : « N'ayez les cœurs contre nous endurcis, car, si pitié de nous pauvres avez, Dieu en aura plus tôt de vous mercis. Vous nous voyez ci attachés, cinq, six : quant à la chair, que trop avons nourrie, elle est piéça dévorée et pourrie, et nous, les os, devenons cendre et poudre. De notre mal personne ne s'en rie ; mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre ! ». Ca tout le monde connaît, c'est Villon, La Ballade des Pendus.
JÉRÔME COLIN : Ben non tout le monde ne connaît pas.
DENIS LAVANT : Ah bon ? Pourtant c'est quand même un classique. C'est un grand classique.
JÉRÔME COLIN : Oui c'est un grand classique ! Mais tout le monde ne le connaît pas comme ça.
DENIS LAVANT : C'est un des premiers, un des premiers que j'ai appris de poème. Oui ça me fascinait. Le côté macabre dans la poésie je trouvais ça épatant.
JÉRÔME COLIN : Un dernier. « A cinq heure du soir… ».
DENIS LAVANT : Ah mais ça c'est espagnol.
JÉRÔME COLIN : Oui.
DENIS LAVANT : C'est Lorca. « A cinq heures du soir un enfant apporta le drap blanc, a cinq heure du soir un panier de chaux déjà préparée, à cinq heures du soir tout le reste était mort et rien… », Ça je ne le sais pas par cœur mais il m'a marqué énormément. Oui parce que je suis né presque à cinq heures du soir.
JÉRÔME COLIN : D'accord, ok.
DENIS LAVANT : Et ma mère faisait allusion à ça. Et c'est une histoire de mort, c'est une histoire funèbre pour un torero, je ne sais plus son nom, c'est un hommage funèbre de Lorca à son ami torero qui s'est fait descendre, planté par un taureau, et c'est un très beau poème. Et j'avais une… mes parents avaient un vinyle avec un comédien français, Marcel Lupovici je pense, qui le disait avec une guitare flamenco en le psalmodiant comme ça, et c'était… ça m'a vraiment pris.
JÉRÔME COLIN : Vous avez fait des spectacles de poésie, seul en scène ?
DENIS LAVANT : Oui. Des choses éphémères. Parce que j'ai fait des choses… moi la poésie je trouve que c'est bien, ce n'est pas vraiment des spectacles de poésie arrêtée, je pense que chaque fois ça s'improvise un petit peu, il y a une marge de choix, des poèmes qui vous parlent, au dernier moment quoi. Donc je me crée comme ça une trame mais oui c'est quelque chose que je pratique, en marge du théâtre mais c'est un truc que j'aime beaucoup. Là c'est encore plus de liberté qu'au théâtre pour moi justement. C'est un espace… pour moi la poésie ça va de soi. Un autre ?

JÉRÔME COLIN : Ca s’entend d’ailleurs.
DENIS LAVANT : C’est tout ?
JÉRÔME COLIN : Vous êtes chez vous ! Denis Lavant.
DENIS LAVANT : Je suis au Varia ! Bon. Assez rigolé.
JÉRÔME COLIN : Je vous remercie, c’était un plaisir.
DENIS LAVANT : Pour moi aussi. A bientôt.
JÉRÔME COLIN : A bientôt.
DENIS LAVANT : Vous venez me chercher quand vous voulez hein.